

ENTRETIEN À CARMEN BOUSTANI

Maribel Peñalver Vicea

Que l'on soit écrivain de langue maternelle ou de langue seconde, je pense qu'on écrit toujours dans une langue non familière. Selon Jean-Paul Sartre dans *Les Mots* « on parle dans sa propre langue, on écrit dans une langue étrangère », c'est plus que l'écart entre oral et écrit, c'est le métis qui écrit en nous, car nous sommes tous et toutes métissés.e.s. Mais que dire lorsqu'on écrit dans une autre langue que la nôtre, le français par exemple, pour nous francophones ? Mais ceci n'est pas faire table rase de sa langue maternelle, qui si elle ne se manifeste pas par des emprunts, elle se traduit par « le bruissement de la langue ». Cette action s'exprime de différentes manières et traduit « la double pensée » du texte, expression que j'emprunte à Georges Orwell. Ce plurilinguisme contribue à recréer la langue, donc à la faire vivre.

Lise Gauvin invite à réfléchir à la façon dont chaque langue est fabriquée dans les textes littéraires francophones et au rapport conflictuel que le français de l'Hexagone et la culture-mère peuvent avoir avec les autres langues. En partant de ce point de vue, je pense que c'est dans un désir permanent de création en tant qu'autrice, je compose des mots et du sens pour traduire mes affects, mes attachements et mes désirs dans l'écriture qu'elle soit de fiction ou autobiographique. Toute écriture autobiographique n'a-t-elle pas sa part de fiction ?

J'ajouterai que dans cette situation marginale de tout francophone, l'auteur est condamné à « penser la langue ». Cette belle idée de Lise Gauvin est appuyée par une multitude de témoignages notamment celui d'Ahmadou Kourouma. L'originalité de Gauvin est d'avoir étudié la littérature par la position des écrivains devant la langue et les propositions langagières que forment les textes. Cette articulation de la langue littéraire dans des contextes différents est à l'origine de ce qu'elle nomme « la surconscience linguistique », qui n'est qu'une sensibilité à l'égard de la problématique de la langue. « Tricher, et casser la langue » de Barthes à Kourouma devient une nécessité pour exprimer les variantes de la littérature francophone.

Parler de la langue, c'est parler de l'autre en soi traduisant l'intime en soi : avec les affects, les sensations, et les pulsions. « Je est un autre » au dire de Rimbaud. Chaque auteur ou autrice francophone constitue sa propre langue d'écriture dans un contexte culturel plurilingue.

Dans leur production littéraire les francophones traduisent leur appartenance par le recours aux mots de la terre natale pour nourrir la langue d'accueil et s'intéressent à cette

esthétique du divers, revendiquée par les uns à la manière de Glissant, rejetée par d'autres à la manière d'Andrée Chedid qui recourt à un purisme sourcilieux utilisant un français qui rejette l'emploi des mots étrangers pour ne pas exprimer sa double origine.

Quant à moi en tant que francophone, je suis un mélange d'arabe et de français et je crois que je pense en français bien que la communication et le glissement entre les deux langues soient pour moi une seule langue. Quand j'écris en français, je ne recours pas à des mots de ma langue maternelle, c'est très rare. Dans mon premier roman *La guerre m'a surprise à Beyrouth*, je recours à un ou deux mots de ma langue maternelle. Mais, j'essaie de réinjecter ce côté charnel, sensuel de ma culture orientale, que je revendique, comme pouvant être une partie du français, un français en couleur des cultures faisant partie de mon itinéraire.

Je vois en Benveniste, le premier linguiste de la subjectivité dans le rapport intime de l'énonciation de soi à soi. Ce rapport peut devenir chez les uns une nécessité permanente de se parler à soi, et chez d'autres, il est lié à des incidents particuliers. Ainsi, le locuteur implante son autre soi en face de lui dans un rapport de subjectivité je/tu. Un double jeu de miroirs entre locuteur et co-locuteur qui ne sont finalement qu'une même personne. Quand je parle à moi-même dans une sorte de monologue intérieur dans une solitude volontaire, je me sens prise en charge par la présence insistante du corps qui accueille les mots confidentiels de la langue maternelle en laissant filtrer les pulsions et les sensations.

L'énoncé de Derrida « Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne », atteint toute écriture, non uniquement l'écriture francophone. Je considère qu'aucun idiome n'est totalisable. On ne peut se référer à un idiome que dans un autre idiome. Notre langue est toujours celle de l'autre. Ce qui fait office pour moi de langue maternelle m'a toujours renvoyée ailleurs. Je suis convaincue que nul ne peut posséder sa langue et il faut la partager dans une archi-amitié.

Il y a une amitié inavouable fondamentale qui respire dans le partage des langues, mais ceci crée un dilemme : on ne parle jamais qu'une seule langue/ on ne parle jamais une seule langue. C'est ce que Derrida appelle la *Différance* (avec a) qui s'explique à partir de tracés abrités dans la langue que nous parlons. Il appelle à une pratique post babélique qui préserve la différence des langues. Dans sa formule qu'il faut une langue étrangère, il invite à ne pas effacer l'étranger en nous.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, me reviennent les moments de mon enfance que je passais à jouer avec des cubes en bois offerts par ma mère, représentant des lettres de l'alphabet qui me servaient à composer des mots en français que je dictais à des élèves imaginaires. Dans mon jeu, je m'amusais à ajouter aux mots une queue et des ailes. Chaque mot se transformait en matière fantastique.

Mon père ingénieur de formation a été nommé directeur du cadastre au moment du Mandat français, lorsque la France a voulu organiser le cadastre au Liban. Je me souviens, depuis mon jeune âge, des amis français à mon père, et des résonances de leurs conversations en moi, de ces phonèmes que j'ai appris à admirer avant de les pratiquer régulièrement. Je me souviens de mon père me lisant des fragments de textes d'auteurs français qui ont visité le Liban comme Nerval et Flaubert, mais plus particulièrement de ceux qui ont séjourné dans son collège des frères Lazaristes d'Antoura comme Lamartine et Pierre Benoît. Tous ses éléments réunis et épars ont constitué pour moi un fond tissé d'affects et de rêves, pour un pays sur lequel j'ai tant fantasmé depuis mon enfance.

Depuis mes jeunes années, la France a été pour moi un effet de langage et de mode, plutôt qu'une expérience. Elle est nommée avant d'être connue. J'ai vécu dans une famille qui a toujours vénéré la France. On dirait une sorte d'engouement pour tout ce qui est français que ce soit dans la culture, le vestimentaire, le médical, les voitures et j'en passe. À cela, vient s'ajouter l'étude du français à l'école, à l'université, le Liban étant un pays bilingue. Quand je me suis rendue la première fois en France, c'est dans ce pays imaginaire que je me suis rendue. Ce pays de l'imaginaire qu'ont dessiné pour moi écrivains et écrivaines. Le visage de la France est celui de sa littérature qui ne peut décevoir.

Je pars d'un point de vue personnel si vous le permettez par rapport à la langue française pour laquelle je porte une fascination. Le Liban n'est pas un pays colonisé mais a été sous protectorat français. Pour moi en plus, en tant que Libanaise maronite, le français a été une langue de substitution à notre langue perdue le Syriaque, cette langue sémitique ancienne du groupe araméen. Le français est devenu pour nous chrétiens maronites libanais un territoire identitaire. Je vais vous raconter cette petite anecdote. À l'école j'ai réussi à convaincre la bonne sœur de me remplacer mes cours d'anglais par les heures de piano. Je sentais que si j'apprends une autre langue étrangère je trahissais ma langue française.

« Écrire en français ce n'est pas écrire français » comme elle le dit. Édouard Glissant déclarait écrire en présence de toutes les langues du monde, non pas en les sachant, mais en les sentant. Miamo fait écho et c'est là le cœur de son propos.

Sur le même versant, je constate que chaque femme qui écrit n'en est pas une. Elle ne peut compter les personnes qu'elle contient en elle, et les langues qu'elle porte en elle. On écrit dans l'écho des cultures qui nous habitent. Cette constatation s'est ancrée en moi, en dirigeant le secteur du Moyen-Orient du *Dictionnaire des femmes créatrices* aux éditions des femmes. Ceci me ramène à Virginia Woolf dans *Les Trois Guinées*, « les livres sont tous faits d'innombrables vies. Il y a les livres que les femmes écrivent et les livres que les femmes lisent. ». La ressemblance chez ces femmes venues de milieu divers ne se cache pas, bien que chacune eût sa propre voix, sa propre langue, il y a quelque chose qui vient de loin, de ce qui n'est pas énoncé.

Une langue est une culture qui façonne notre esprit, notre manière de penser, de se comporter, de s'habiller. Mais en tant que bilingue, nous avons une identité linguistique duelle. Car les cultures sont structurantes et s'imbriquent. Nous naviguons dans plusieurs niveaux sémiotiques de traditions, de valeurs. Chaque choix linguistique qui opte pour une langue dans le bilinguisme ou le multilinguisme révèle les sédiments laissés par les strates précédentes.

Il y a des mots de la langue maternelle gardés dans la mémoire du corps qui sortent spontanément lors de situations de grandes émotions. Je cite pour ma part les trois mots suivants :

Aïe qui veut traduire un sentiment de souffrance ou de malaise émotionnel.

Habibi, des caresses linguistiques pour dire mon amour.

Shibjanin, ce qui est impressionnant

Des vocables qui sont matière à connotations, pour les traduire le pouvoir des mots est limité.

J'ai commencé ma carrière avec des écrivain.e.s français.e.s comme Proust, Colette, Beauvoir et Duras. Après ma thèse d'État à l'Université Lyon 2 qui a suivi ma thèse de troisième cycle, j'ai travaillé sur le roman féminin et l'écriture féminine chez Colette. Puis je me suis intéressée à l'offre d'une bourse par l'AUF en 1989 sur la littérature francophone. J'ai présenté un projet qui regroupe tous les aires de la francophonie dans un corpus de romans de femme et d'homme pour étudier la différence sexuelle. J'ai eu cette bourse à Paris. C'était le point de départ de mon ancrage dans la littérature francophone par l'écriture d'essais et de biographies, mais aussi de par mon enseignement universitaire et la direction de travaux de recherche.

Mon rapport à la langue française est un rapport d'amour, je me sens dans mon territoire linguistique. Au contraire je me sentais exilée dans la langue arabe durant la guerre libanaise. J'avais honte à Paris, de cette langue qui charrie pour moi à l'époque la violence de la guerre, les attentats, les souffrances. Je me suis brouillée avec la langue arabe depuis la guerre de 75, j'étais indignée de mes compatriotes qui s'entredéchirent, tiraillés pour des causes qui ne sont les leurs. Cette belle langue se présentait à moi comme une langue meurtrière ! J'ai décidé de l'abandonner définitivement. Durant une décennie, je n'ai plus ni écrit ni lu en arabe, pas même les journaux. Je parle de cette situation dans mon roman *La guerre m'a surprise à Beyrouth*. Je me suis réconciliée avec cette langue à mon retour au Liban lorsque le rédacteur en chef d'une revue littéraire me demande un article en arabe pour un numéro spécial « vivre à Beyrouth en temps de guerre ». L'idée me plait. Je commence par écrire mon texte en français puis je me mets à le traduire. Je sens que quelque chose se perd dans l'écart entre les deux langues. Je décide d'écrire directement en arabe. Si vous me le permettez je citerai un court passage du roman : « Dès que je commence à tracer les vocables dans la langue arabe, les mots coulent, coulent sur la feuille sortant de mes mains, de mes entrailles, tout mon corps se met à écrire Beyrouth. Les mots abstraits se concrétisent en sensations, en mouvements impétueux, comme un torrent qui coule sur ma feuille. Phénomène physique que je vis comme un moment unique, moment de réconciliations avec ma langue maternelle. »

J'ai une manière d'écrire un français standard tatoué par des métaphores, des images et des sensations de ma culture orientale. S'il m'arrive d'introduire un mot de ma langue maternel, je le fais consciemment pour un effet de style. Et je recours rarement à ce procédé. Dans l'absolu, dans ces deux civilisations différentes l'Occidentale et l'Orientale, il y a des choses qui se ressemblent. Finalement, il ne reste que peu de notions ; l'amour, la nature, l'art, les gestes et les regards. Sur ces quelques notions des civilisations se rejoignent.

La perte d'un être cher nous marque pour la vie. Je pense à cette regrettée sœur dans les deux langues qui m'habitent, l'arabe et le français. Quand je pense à nos années d'étude en France, je pense à elle en français. Quand je pense à des souvenirs d'enfance, c'est la langue maternelle qui prime. Je lui en veux d'être partie à la fleur de l'âge en pleine guerre par un fâcheux accident de voiture. Lorsque je pense à elle, c'est surtout son visage rayonnant, son sourire et ses yeux captivants qui se présentent à moi, avant les mots. Pour la joindre, je pars d'une image.

J'ai vécu à Paris un bon nombre d'années, et c'était pour moi un heureux déracinement plein d'avantages et d'enrichissements. Lorsque j'ai eu ma nationalité française, j'ai senti

des ailes me pousser. J'ai voulu m'installer à Paris, mais pour des circonstances familiales, je n'ai pas pu réaliser mon souhait. Actuellement, je vis à Beyrouth, je suis attachée à mon pays d'origine dans cette crise existentielle par laquelle il passe. J'aurai du remords à le quitter définitivement en ces circonstances si difficiles.

Pour aborder l'oralité dans l'écriture, il convient de s'en donner une définition. Il ne s'agit donc pas strictement de l'oral parlé, puisqu'elle est insérée dans une structure écrite. Pourtant on doit y retrouver des caractéristiques de la langue orale, au niveau paraverbal ou lexical (québecisme, belgicisme, créole, etc.) On la rencontre autant dans le style indirect que dans le dialogique. Ainsi indexe-t-elle le romancier, d'une part par ses localismes, venus de sa langue natale, d'autre part par l'actant qu'il privilégie. En effet, il ne fait pas « parler » de même tous les personnages. Par exemple, Maalouf utilise dans *Le Rocher de Tanios*, Tanios, l'enfant héros du roman et le fait parler en mettant dans sa bouche nombre de libanismes. Cette oralité ne s'observe pas uniquement dans le textuel verbal, mais également dans le textuel écrit, dans le graphisme de la ponctuation - exclamatif, interrogatif - comme dans le sonore de ces termes étrangers écrits dans l'alphabet latin, mis entre guillemets ou en italique, avec souvent note explicative en bas de page. Tout se passe comme si ces éléments venaient se greffer dans le premier corps verbal ; corps contre corps. C'est en ce sens, comme un geste du corps.

Prenons à titre d'exemple, le lexique du joul est formé de différentes strates : d'un côté, l'origine du français régional, de l'autre, l'imprégnation de la langue anglaise, qui constitue le cadre linguistique de la réalité nord-américaine. Nous assistons surtout chez Ducharme à un désir de recréer l'anti-écriture en s'opposant à tout ce qui est codé et appris. Entré de plain-pied dans l'univers vernaculaire québécois, le lecteur est complètement dérouté par ce carnaval linguistique créé par l'auteur de *L'hiver de force*. Un système de répétitions confère au roman un souffle poétique. On relève des traits marquant une certaine couleur locale et populaire. Chez Galixthe Beyala dans *Maman a un amant*, la romancière insère dans son texte des mots appartenant à différents dialectes maliens surtout. Un mélange éblouissant de morphèmes issus de plusieurs langages. Ce recours au polyglottisme débouche sur la création d'une écriture essentiellement marquée par des mots spécifiquement africains, et son roman est comme un lieu d'intersection de plusieurs langues. Nous pouvons voir chez Beyala un *marqueur de paroles* situé aux frontières de la littérature.

Les mots de la parole écrite sont un outil de la construction de l'éthos, l'image identitaire que l'on projette de soi.

En outre, cette oralité mérite une analyse en tant que telle, car souvent elle est employée pour manifester une transgression, une créativité textuelle, un effet poétique. Celle-ci se tisse parfois de façon plurielle, à voix de langues multiples insérées : allemand, italien, anglais, québécois, joul, wolof, malinké, créole, libanais, dialectes égyptiens ou maghrébins, belgicismes. Cependant ces traits d'oralité renvoient souvent à la question de l'identité, celle-ci étant un des enjeux de l'écriture romanesque francophone actuelle. Les mots fonctionnent indéfiniment. Ils apparaissent comme un outil nouveau, malléable, adapté à l'imaginaire linguistique. Je traite longuement de cette problématique dans mon essai *Oralité et gestualité*.

Je vois le français comme une langue dans laquelle j'ai découvert d'autres cultures celle

de la francophonie et celle de la traduction. Elle est pour moi la langue du livre. Et si j'ai été amené à écrire des livres, c'est parce que j'ai lu des auteurs en français, pas des auteurs uniquement français mais de tous les pays francophones, et aussi des auteurs japonais et américains. Je vois le français comme espace de traduction et une passerelle entre les cultures. Je suis heureuse de mon engagement dans cette langue.

Je trouve dans la langue française un espace de liberté pour traduire les affects, les traumatismes vécus. L'effet émancipatoire de cette langue m'offre la possibilité de m'adonner à la pratique de l'écriture. Je trouve lorsqu'on vit un traumatisme, il est difficile de trouver les mots pour le traduire dans sa langue maternelle. Avec la langue de culture une mise à distance se crée. Mais la langue maternelle est restée pour moi la langue de la communication intime, la langue du cri plus que celle de la réflexion. Je dis toujours que je rêve en français, que je parle en français mais si tout à coup j'entends une explosion je dis *yay* avec l'accent libanais.

Le libanais est pour moi, la langue du viscéral, le français la langue de l'enseignement et de l'écriture, c'est même la langue du rêve. Mon rapport à la langue française est affectif. Ainsi est-elle devenue pour moi le sein maternel. Elle m'a faite, et je sais que je lui dois cela. Elle fait partie de moi. Je voudrais préciser qu'il y a une différence entre l'arabe littéraire, langue écrite et le libanais considéré comme dialecte, mais qui en réalité c'est une langue parlée, notre langue maternelle qui contient encore des traces de notre langue syriaque.

Je vous remercie infiniment pour cet entretien.
Carmen Boustani

Entretien réalisé par Maribel Peñalver Vicea le 2 novembre 2022